



Henri Davignon et ses amis français

COMMUNICATION DE GEORGES-HENRI DUMONT

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 9 DÉCEMBRE 2006

Nanti de deux diplômes universitaires, celui de docteur en droit et celui de licencié en sciences politiques et sociales, le jeune Henri Davignon, sous la pression de son père, semble se diriger vers la carrière d'avocat en commençant un stage chez Léon de Lantsheere. C'était contraire à ce qu'étudiant, il avait rêvé : consacrer sa vie à écrire. Rapidement lassé par les procès et les dossiers préparatoires, il ne quitte pas formellement le barreau de Bruxelles mais il ne fréquente plus les prétoires. Il commet l'une ou l'autre pièce de théâtre sous le pseudonyme poétique de Chantemerle. Son père, le député Julien Davignon qui deviendra ministre des Affaires étrangères de 1907 à 1915, n'est pas ravi. Loin de là. Mais ce qui le rassure quelque peu c'est que son fils fait partie, dès 1902 — il n'a que vingt-quatre ans — du comité de rédaction de *La Revue générale*, le mensuel catholique que dirige Charles Woeste, le parangon du conservatisme.

En fait, le véritable animateur du mensuel est son secrétaire de rédaction, le critique Eugène Gilbert d'origine française. C'est lui qui va introduire Henri Davignon dans le petit monde littéraire parisien. Ou, plus exactement, dans la partie traditionaliste de celui-ci.

Le moment s'inscrit dans une période de transition.

Aux dernières décennies de la Belle Époque le naturalisme n'était pas mort. Professé par des épigones d'Émile Zola mettant leurs talents mineurs au service d'une doctrine appliquée trop gros, il avait envahi tous les genres littéraires, y compris le théâtre. Toutefois, il se heurtait à une opposition multiple qui s'était développée jusque parmi les compagnons de route de l'auteur des *Rougon-Macquart* : Guy de Maupassant et Joris-Karl Huysmans. Il apparaissait de plus en

plus clairement que les lecteurs de romans et la majorité des critiques en avaient assez du climat de vulgarité matérielle et du «vocabulaire de latrines»; ils demandaient une littérature digne et, selon les mots de Thibaudet, «respectueuse de tout ce qui est respectable», réaliste certes mais avec retenue. Incarnant le traditionalisme littéraire français, les quatre «B» — Bazin, Barrès, Bourget, Bordeaux — répondaient à cette attente¹.

Grand styliste, Maurice Barrès (1863–1923), enraciné à la fois, dans sa culture du Moi et la hantise de la défaite française de 1870 avait exalté dans son *Roman de l'énergie nationale* (1897, 1900, 1903) une certaine idée de son pays, de ses traditions, de ses valeurs et de l'ordre social. Henri Davignon y était sensible comme l'était une grande partie de la jeunesse de l'immédiat avant-guerre. Il est vrai qu'aucun écrivain français ne jouissait, de son vivant, d'un prestige aussi extraordinaire que celui de Maurice Barrès. Cela tenait à la subtilité avec laquelle, il avait entrelacé les préoccupations littéraires et les objectifs politiques parfois changeants. Député à vingt-cinq ans, il s'était très tôt engagé dans la voie du nationalisme, plus précisément la revendication du retour de l'Alsace et de la Lorraine. Ses romans s'achevaient en pamphlets à la Maurras par l'opposition du pays réel au pays légal. Après *Colette Baudroche* (1909), il publia en 1913 son chef d'œuvre *La colline inspirée* dont la page sur les lieux où souffle l'esprit restera longtemps fameuse :

Il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse.

En 1912, Henri Davignon envoie à Maurice Barrès son ouvrage *Un belge*. L'écrivain français l'en remercie le 11 juillet : «Merci de ce livre où vous donnez aux réalités quotidiennes un beau sens, le plus noble esprit. » En novembre de la même année, Henri Davignon consacre, dans les colonnes du *Journal de Bruxelles*, un article élogieux à l'auteur de *Colette Baudroche*. Celui-ci lui écrit, dès le 9 décembre :

¹ Les lettres des écrivains traditionalistes français cités font partie du fonds Henri Davignon aux Archives et Musée de la littérature.

Un tel appui, un tel témoignage me venant de l'écrivain que vous êtes, dévoué à sa terre et à l'Esprit, m'est infiniment précieux. Je vous serre cordialement la main.

La guerre ne facilite évidemment pas le maintien de contacts épistolaires. Toutefois, le 25 janvier 1915, Maurice Barrès tient à écrire à son «cher ami» belge :

Oui, s'il est un pays digne d'admiration sans aucune restriction, c'est bien votre noble Belgique et le Cardinal Mercier a donné à ce pays martyr et sans reproches, une expression qui touche tous les cœurs.

Le propos est tenu dans le langage du temps. Mais l'écrivain ajoute :

Que ne pouvons-nous espérer d'une guerre où chacun des alliés apporte au service du droit un esprit de sacrifice qui ne se démentira pas ? Tous les cœurs sont angoissés, beaucoup percés de douleurs mais nul ne doute de la victoire.

Plus significative apparaît la lettre rédigée le 10 mai 1921 et demeurée à l'état de brouillon :

Vous me donnez un témoignage d'amitié en me communiquant les épreuves de votre beau livre *Visage de mon pays*. J'achève de les lire au moment où l'Académie de langue et de littérature françaises de Belgique, répondant à une invitation de l'Académie française, nous fait l'honneur de nous visiter à Chantilly.

Maurice Barrès est dans l'impossibilité d'assister «à cette mémorable journée», étant dans l'obligation de présider des festivités en Alsace. D'où des mots qu'il désire communiquer :

Tout ce qui contribue à faire la Belgique plus consciente de son originalité propre, dis-je aux académiciens belges et à leur directeur Monsieur Giraud, plus consciente de ses ressources spirituelles et morales, artistiques et littéraires, importe à la civilisation et à la paix universelle. Sous l'assaut des envahisseurs, votre pays fut grand dans son roi et dans son gouvernement, dans ses soldats et dans ses citoyens.

C'est une vérité qu'aux heures les plus sombres, votre Cardinal, par-dessus toutes les plaintes et les désespérances, jetait ce cri sublime de vaillance : *Nous sentons que la Belgique a grandi!* Et, maintenant au lendemain de la victoire (...) les écrivains belges s'organisent pour être plus forts comme elle, veulent travailler davantage, produire plus de lumière et de beauté autour des autels et des foyers de la patrie restaurée. En se groupant dans une compagnie immortelle, ils veulent coordonner et perpétuer leurs œuvres. La France les comprend et les applaudit. La France qui fut une des bénéficiaires de la solidité de la Belgique, se réjouit de tout ce qui illustre et conforte l'âme et le corps du royaume ami et allié.

Ainsi s'achève la communication :

Je suis sûr d'exprimer là, note Maurice Barrès, d'une manière imparfaite mais exacte, la pensée la plus sincère de la France d'après guerre face à la Belgique.

Maurice Barrès n'ignore certainement pas les remous qui agitent l'opinion publique belge suite à l'accord militaire de 1920, signé par le maréchal Foch et le général Maglinse. Sous l'effet d'une campagne de presse exploitant systématiquement l'hostilité anglaise à l'égard de la politique française, socialistes et démocrates chrétiens flamands s'opposent de plus en plus à ce qu'ils appellent la politique des «mains liées à la France».

Se plaçant sur le plan culturel, Maurice Barrès insiste :

Nous ne recherchons pas quelque chose à l'imitation de Paris. Notre recherche va plus profond. Une Belgique forte, consciente de son originalité propre, de ses ressources matérielles et spirituelles, de son autonomie, de son génie et par conséquent aussi de ses responsabilités devant l'avenir de la civilisation, selon ce qui importe à la grandeur et à la nécessité de la France. Mieux vous saurez être belges, plus nous verrons en vous des alliés solides. C'est une profonde erreur, celle des Belges qui redoutent dans l'alliance française un danger d'aliénation.

Revenons à l'avant-guerre. Sans entrer dans les nuances, René Bazin (1853–1932) exprimait dans ses nombreux romans, la tendance catholique de l'ordre social. Henri Davignon ne pouvait que l'approuver et l'écrivit dans la *Revue générale*. Il envoya son article à l'auteur qui lui répondit le 9 septembre 1909 :

Je vous remercie, Monsieur, de cette belle et chrétienne étude que vous venez de faire de mon *Isolée*. Il est bon et il est probant aussi ce concours de sympathies qui m'arrivent de pays divers ; il est bon comme un réconfort ; il est probant parce qu'il témoigne de la belle ouverture d'esprit et de la générosité de cœur que donne la foi. Je sais que je suis contredit ici et là. Mais je suis si bien défendu. Quand je passe par Bruxelles, si vous l'apprenez, ne manquez pas de venir me voir. J'aurai beaucoup à ajouter à cette cordiale poignée de main que je vous envoie au retour d'un voyage. Vous pouvez être assuré de mon fidèle et dévoué souvenir.

Le ton chaleureux de la lettre incita Henri Davignon à demander au romancier français de pouvoir lui dédier son prochain livre *Le Prix de la vie* mais il se heurta à un refus qui a dû le décontenancer. À sa lettre, René Bazin, répondit le 1^{er} décembre 1909 :

Pardonnez-moi si je vous répons en retard, et si je vous demande de ne pas insister, et de ne pas me dédicacer un livre nouveau. *Cela ne sert à rien*. Je ne vous aiderai pas ainsi, et il y a dans l'acceptation de ces sortes de dédicaces, une manière de prétention qui ne m'a jamais plu. Croyez que je vous pourrai soutenir autrement. Envoyez-moi la Revue. *Je vous lirai*. Et, si le roman est tel que je l'attends de vous, j'en parlerai autour de moi.

Le 29 décembre, le livre lui ayant été envoyé par Henri Davignon, René Bazin — il a cinquante-six ans — se montra paternel :

J'ai lu; j'ai trouvé du talent, et, à côté de défauts dont je voudrais causer avec vous parce que vous pourrez les corriger, des qualités certaines de romancier.

Je vous engage à travailler, c'est-à-dire, à continuer d'écrire. Je vous demande de venir me voir quand vous passerez à Paris. Quant à la dédicace du volume,

laissez-moi persister dans ma première résolution, et publiez sans dédier. Cela ne sert à rien, j'en suis parfaitement sûr et, si vous me dites, et je suis tout disposé à le croire, que vous voudriez m'offrir ce volume en témoignage de sympathie, je vous répondrai que ça encore est inutile, car les lettres que vous m'avez écrites parlent éloquemment.

J'ai, pour moi-même et pour les autres, une aversion peut-être excessive pour les surcharges imposées aux livres : dédicaces, préfaces, notes et pièces justificatives.

Je suis sûr que vous me pardonneriez et je vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs.

Entre Henry Bordeaux (1870–1963), en pleine maturité, et le jeune Henri Davignon se noua grâce à l'intervention de Gilbert, une amitié grandissante. En 1903, l'écrivain belge — il avait vingt-quatre ans — avait confié à son aîné français l'étude qu'il avait écrite sur *L'amour en fuite*. Henry Bordeaux l'en remercia le 23 septembre :

Rien n'est plus agréable à un romancier que les témoignages de cette compréhension lucide dans la bienveillance qui devine les intentions et analyse jusqu'aux nuances. De ce que vous aimez mes héroïnes me voici devenu un peu votre ami si vous le voulez bien.

Le hasard intervient alors comme le signale Georges Virrès dans le discours d'accueil d'Henri Davignon à l'Académie, le 25 février 1933 :

Henry Bordeaux vient à Bruxelles afin d'aller voir un oncle nonagénaire réfugié, depuis les lois d'exil, chez les révérends Pères Carmes, de l'avenue de la Toison d'Or. Votre maison est voisine ; Bordeaux entre chez l'inconnu qui a parlé si éloquemment de ses livres. La main tendue offrait, avez-vous dit, cette amitié sans réticence comme sans expansion qui est la sienne. La remarque est amusante. Une heure plus tard, Henry Bordeaux emportait à Paris le manuscrit de *Molière et la Vie*, et le déposait chez son éditeur Fontemoing qui le publia aussitôt.

Dans les mois qui suivirent, les deux ménages se virent tantôt à Paris, tantôt à Bruxelles. Fin 1905, Henry Bordeaux suggéra à Henri Davignon de changer d'éditeur :

Pour des raisons que je vous expliquerai de vive voix — ceci est confidentiel et c'est à l'ami que je m'adresse — je ne crois pas que vous devriez persister à demeurer chez Fontemoing. Pour ma part je le quitte. Gardez-moi le secret quelque temps encore. Je vais chez Plon. Plon est aussi votre maison naturelle. Je vous conseille donc de réunir les Nos et épreuves de la *Revue hebdomadaire* et de présenter votre livre à la maison Plon. Faites cela vers la fin de l'année. J'aurai alors terminé les tractations qui me conduiront à un traité et je pourrai avoir quelque influence en votre faveur. Ou même présentez-le d'ici une dizaine de jours, pour gagner du temps. Nous tâcherons que Plon le prenne à son compte. Même s'il vous demandait votre appui — et je me charge d'obtenir que cet appui ne dépasse pas la moitié — à votre place j'accepterais, parce que vous auriez votre avenir dans cette maison. J'espère d'ailleurs que la publication dans la *Revue hebdomadaire* facilitera les choses.

C'est avec mes *Roquevillard* que je rentre chez Plon. Et je voudrais que ce livre qui est le pendant de *La Peur de vivre* fit quelque bruit — pour mon ambition inder..., car on n'évite guère un point de vue personnel — mais plus encore pour l'influence qu'il peut exercer dans notre anarchie intellectuelle et sentimentale. Si vous pouvez le soutenir, j'en serais très satisfait, et spécialement de votre appréciation; il paraîtra le 1^{er} février.

Je donnerai de ma personne, comme on dit en style militaire. J'irai à fin de janvier donner une conférence à Genève sur *La Peur de vivre*.

Si les *Matinées littéraires* de Bruxelles continuent encore j'aurais aimé donner cette même conférence à laquelle je tiens beaucoup, à Bruxelles. Voyez-vous une ville de Belgique où je pourrais la donner ? Je sais que les conférences peuvent très efficacement attirer l'attention sur mon œuvre, et c'est pourquoi je désire tellement pour celle-là les premiers jours de février et rattacher ainsi *La peur de vivre* aux *Roquevillard*.

Les relations épistolaires avec Henry Bordeaux se poursuivront après la guerre. Je reviendrai donc à cet auteur.

Autre écrivain traditionaliste, Paul Bourget (1852–1935) devait séduire le jeune Henri Davignon. «Paul Bourget, écrit Lucien Guissard dans *Littérature et pensée chrétienne*² faisait l’apologie des vertus bourgeoises, la bourgeoisie constituait, pour lui et pour plusieurs penseurs sociaux, le point d’ancrage d’un ordre véritable, en matière religieuse aussi bien qu’en matière politique. C’était la tactique de la fixation.» À la fin du dix-neuvième siècle, dans *Le Disciple* (1889), il avait fait le procès des intellectuels déterministes qui traitaient l’amour et la liberté comme des objets d’expériences. Après la publication du *Démon de Midi* (1912), il fut parfois surnommé le Zola chrétien mais, par la suite, il exécuta des romans d’analyse avec les données de la psychologie, réalisant ce qu’il appelait lui-même des «planches d’anatomie morale».

Pour Henri Davignon qui, depuis 1907, assure les fonctions de secrétaire privé de son père, ministre des Affaires étrangères, 1909 est l’année, à la fois, de la publication à Paris de son roman *Le Prix de la Vie*, dédié à Paul Bourget, et de son mariage, en la cathédrale Saint-Bavon, avec une jeune fille gantoise, Jeanne van Loo. De toute évidence, le secrétariat privé du ministre des Affaires étrangères, n’entrave pas ses relations avec Paul Bourget ni ne tarit sa création littéraire. Son troisième roman, *Un Belge* (1913) paraît avec une préface de Henri Bordeaux.

Le 11 octobre 1919, dans sa lettre à Davignon qui lui a demandé un article sur leur ami commun, le critique Eugène Gilbert qui vient de mourir, Paul Bourget invoque l’arrivée tardive de la nouvelle et son éloignement de Paris pour s’excuser de n’avoir pu l’écrire. Et il ajoute :

J’aurai quelque jour l’occasion de dire le souvenir que je garde de ce bon serviteur en Belgique des Lettres Françaises, associé pour moi au souvenir de Lovenjoul, avec qui je l’ai connu rue d’Alger. Le départ de Gilbert est une grande perte pour nous tous et si complètement inattendu! Évidemment l’épreuve de ces quatre cruelles années avait été trop dur pour lui.

Paul Bourget termine sa lettre par une invitation :

² Lucien Guissard, *Littérature et pensée chrétienne*, Paris, 1969, p. 99.

Ne manquez pas, quand vous viendrez à Paris de passer rue Bertier de Jouy où vous trouverez un très dévoué confrère.

En 1925, Henri Davignon envoie à Paul Bourget son *La Vie et les Idées*, un recueil d'articles et critiques littéraires. Depuis Hyères l'auteur d'*Un divorce* lui écrit le 23 août :

Me voici bien en retard pour vous remercier du livre *La Vie et les Idées* que j'avais mis de côté pour la fin de mon séjour ici et que je viens d'achever avec un intérêt qui n'a été déçu par aucune page. J'ai surtout aimé le morceau sur Ernest Psichari, si émouvant, si vrai. Mais d'un bout à l'autre, c'est une même curiosité intellectuelle, toujours prenante et toujours lucide. Ce recueil me fait le plus grand honneur et je vous suis particulièrement reconnaissant de la sympathie avec laquelle vous citez mon nom...

Je suis à la veille de rentrer à Paris d'où mon intention est d'aller en Belgique pour conduire Madame Bourget à Anvers en pèlerinage à sa ville natale. D'ici là ne viendrez-vous pas à Paris et alors n'oubliez pas que vous avez rue B. de Jouy un ami d'esprit dans la personne de votre tout dévoué Paul Bourget.

À l'occasion, Bourget n'hésite pas à demander de menus services à son ami Davignon. Le 14 juin 1927, il le prie de «faire tenir à la Société générale le pli ci-joint». Le 15 juillet 1929, après avoir fait l'éloge d'*Un plus grand amour*, «mélange d'observation réaliste des mœurs et d'analyse mystique», il lui demande :

Vous serait-il possible de me mettre en relations avec la plus importante des compagnies d'assurances belges? Je me trouve avoir à Bruxelles et à Anvers quelques fonds que je désirerais placer en viager sur ma tête et celle de madame Bourget. Je ne peux malheureusement en ce moment aller en Belgique. Vous me rendriez un vrai service en me permettant d'entrer en contact avec quelque agent très sérieux.

Cinquième « B » de la pléiade des écrivains traditionalistes, moins connu que les quatre autres qui subsistent dans le *Petit Larousse*, malgré le Prix Goncourt qui lui

fut attribué en 1915 pour son *Gaspard*, René Benjamin s'est lié de constante amitié avec Henri Davignon, surtout après la lecture d'*Un pénitent de Furnes*.

Vous avez tenu là un très grand sujet, lui écrit-il le 27 août 1925, et vous l'avez traité avec force, avec maîtrise, avec brièveté qui imposent à la mémoire certaines pages pour jamais. Elles sont là gravées sous mon front. Je vous ai, à partir d'aujourd'hui, une dette et... elle m'est fort agréable. Inoubliables certains dialogues pressés, inoubliables les aspects de Furnes, inoubliables la procession et le chemin de croix.

À vrai dire, le personnage de René Benjamin apparaît assez encombrant, non seulement par sa proximité avec les positions de l'*Action française*, assez commune chez les catholiques, mais aussi, et surtout, par son caractère vindicatif, prompt à la querelle. Le 25 mars 1929, Henri Davignon lui ayant écrit une lettre à propos de ses conférences en Belgique et de la mort du maréchal Foch, décédé le 20 mars précédent, il lui confie ses réflexions :

Les lignes sur Foch pouvaient pas ne pas aller au cœur d'un français. Mais si vous saviez les heures d'écoeurement que nous vivons, si vous aviez vu, hier, comment ils l'ont exposé sous l'Arc de Triomphe — avec des agents cyclistes — et comment ils l'ont emmené le soir en fourgon automobile précédé de trois cavaliers qui avaient l'air, dans la nuit, d'escorter un supplicié. Ah! l'immonde régime!

Seulement, il y a eu votre Roi et son sublime geste du cœur! Quel grand homme!

Vous me parlez aussi conférences, cher ami, et bien pertinemment d'ailleurs. Mais ça m'intéresse beaucoup moins! Je vis ma fin de saison; j'en ai plein le dos; je ne veux pas penser à l'hiver prochain. De l'air! De l'air!

En Belgique, la bête noire de René Benjamin est l'abbé René-Gabriel Van Houte (1886–1969) que le cardinal Mercier a placé à la tête des conférences catholiques en la salle Patria, rue du marais, et de *La Revue catholique des Idées et de faits*. Lui aussi ne cache pas ses sympathies pour Charles Maurras, du moins jusqu'à sa condamnation par le pape en 1926. Que s'est-il passé entre ces deux

intellectuels de droite que tout semble devoir rapprocher? La longue lettre de René Benjamin adressée à Henri Davignon, le 12 juillet 1930, nous le détaille.

... je ne veux pas travailler toujours pour certaines têtes qui me déplaisent. Il se trouve que depuis deux ans l'abbé van den H. est de ces têtes-là; et c'est ce que je ne pouvais pas vous dire l'autre jour à l'hôtel.

Cet excellent ecclésiastique a commencé à me taper sur les nerfs, à propos d'un règlement de comptes en 1928. Il avait reproduit je ne sais combien de pages de ma prose, et m'écrivait : «Certes, je vous les paierai, si vous y tenez...» Il m'a forcé à lui dire que j'y tenais ; un peu de plus j'aurais eu l'air d'un juif ; j'ai été piqué... je le guettais.

L'an dernier, j'ai été parler deux fois; il ne m'a pas adressé la parole, il m'a simplement remis, le dernier jour, du bout des doigts, une enveloppe contenant de l'argent.

Je suis sorti en me disant immédiatement à moi-même «Mon petit ami, l'année prochaine, il ne te reverra pas.»

Il ne me reverra certainement pas. C'est décidé et je ne reviendrai pas sur ma décision.

Voici pourquoi.

J'ai eu l'impression extrêmement nette que j'étais pour l'abbé Van den H., depuis deux ans, l'occasion d'un bénéfice commercial. Rien d'autre. Je l'admettrais – il a parfaitement le droit de ne pas me trouver à son goût – si ce bénéfice, je le partageais. Mais je n'en ai qu'une part infime, dérisoire, et je trouve alors insupportable de déplaire, en étant exploité.

Je ne me trompe pas. Toutes les raisons que votre amitié me produira ne sauraient me convaincre. J'ai senti, avec une sensibilité hérissée, une chose dont je suis sûr. Son attitude d'ailleurs, l'autre jour, n'était pas d'un homme fier. Il sentait une fois de plus son intérêt en désaccord avec sa conscience. Et il n'était pas courageux. Je veux l'aidez à l'être.

J'arrivais à l'hôtel avec l'idée de vous dire tout cela, et je le trouve. Ah! l'agréable surprise!... ma lettre remplacera ma conversation. Vous ne m'en voudrez pas d'être sans prudence, sans précautions, sans détours, d'aller droit au but et de vous dire les choses comme elles sont. J'aime trop votre talent et votre personne

pour agir autrement. D'ailleurs, il ne faut rien dramatiser. Tout cela, à côté de l'éternité, n'a aucune importance. Mais j'ai besoin de me reposer de l'abbé, voilà! De tourner le dos à l'abbé!... Ouf!

Le 19 août 1934, après avoir lu *Bérinzenne*, René Benjamin écrit à son auteur :

Dieu vous saura gré, dans une époque si abandonnée et si vulgaire, d'avoir toute votre vie, fait briller aux yeux de vos contemporains une flamme spirituelle.

Votre dernier livre, que j'ai eu l'esprit d'apporter en Touraine, n'a pas enchanté seulement votre serviteur, mais tous les cœurs féminins de la maison, ma femme, ma belle-mère, ma fille à qui sa grand-mère en a lu tout haut maints passages. C'est un livre plein de noblesse, de tendresse, de mélancolie, d'amour. Et quelle force il y a dans vos caractères !

Cela vaut la peine de tenir une plume, quand on peut se dire qu'on fait du bien à des êtres humains. C'est une assurance que vous pouvez avoir.

J'espère de tout cœur que la santé de madame Davignon est meilleure, et que vous vivez un été calme, sans lire trop de journaux catastrophiques.

La dernière lettre de René Benjamin conservée aux Archives et Musée de la Littérature est datée du 14 mai 1940; elle est à la fois émouvante et chargée d'illusions. En réponse à Henri Davignon qui s'inquiétait de l'intervention chirurgicale subie par son ami, celui-ci écrit :

Ah! mon cher ami, que votre lettre m'a bouleversé. Elle m'est arrivée le 10, au moment même où nous apprenions l'horrible chose!

Quel symbole! Cette Belgique que j'aime tant m'envoyait par la main d'un des amis que j'y aime le plus, un témoignage d'affection, à l'heure où son calvaire recommençait!

Je ne sais aujourd'hui où vous êtes, et si dans le malheur on s'occupe encore de remettre des lettres mais je veux croire que ce mot vous arrivera et vous apportera dans votre angoisse, dans votre courage, mes pensées du cœur.

Ce cœur est affreusement étreint, jour et nuit, à l'idée de tous ceux qui tombent, des vôtres, des nôtres, une fois de plus mêlés. Mais... les Allemands sont

perdus. Ils paraissent forts. C'est la force des assassins. Leurs crimes sont immenses. Les résultats minuscules.

Je pense à votre maison, à votre famille. Permettez-moi, mon cher ami, de vous embrasser.

Sous la signature, quelques mots sont ajoutés :

Vous m'avez parlé gentiment de moi et de mon opération. Elle a été cruelle. La convalescence est douloureuse. Mais par là, au moins, j'ai l'impression de participer mieux à l'immense souffrance du monde.

On l'aura constaté, durant tout l'entre-deux-guerres, les relations épistolaires et les rencontres d'Henri Davignon avec des écrivains français se sont concentrées sur cinq écrivains traditionalistes auxquels on peut ajouter, plus sporadiques et moins significatifs, Henri Brémont, André Bellesort, Louis Bertrand. Encore des «B»! Cette orientation des amitiés correspond étroitement à celle de son milieu catholique solidement installé dans l'appareil de l'État malgré la perte de la majorité absolue au parlement, très présent et influent à l'Académie royale de langue et de littérature françaises — Henri Carton de Wiart, Pierre Nothomb, Thomas Braun, etc. — détenteur de deux revues importantes la vénérable *Revue générale* et la plus récente *Revue catholique des idées et des faits*. «Il résulte du confort dont jouissent les écrivains catholiques, observe Cécile Vanderpelen-Diagre, et de la reconnaissance sociale qui en découle l'inutilité de produire un art qui transfigure les canons habituels afin de pénétrer un champ littéraire qui exigerait de ses membres la participation à un processus d'autonomie³.»

Une question se pose : après la Seconde Guerre mondiale, Henri Davignon maintient-il ses amitiés littéraires en France limitées aux traditionalistes? J'ai tenté de déceler la réponse en lisant les *Carnets gris*, journal intime où, de son écriture hâtive qui s'apparente à des pattes de mouche, Henri Davignon relate les événements de sa vie familiale et de sa vie publique. J'y ai aussi retrouvé une page

³ *Écrire en Belgique sous le regard de Dieu*, Bruxelles, 2004, p. 118.

qu'il écrivit pour la suite de ses *Souvenirs d'un écrivain belge*, qui ne parut jamais. Les propos sont amers :

Les conférenciers revenus se répètent et ressassent les thèmes convenus. Les livres sont rares et vendus trop chers. Quelques noms émergent toujours. Après l'échec d'Aragon et Eluard, succédant de Victor Hugo et d'Edmond Rostand, on acclame Paul Claudel et sa *Jeanne d'Arc* avec la musique d'Honneger. Mauriac lui fait pendant. Étrange évolution. Ce catholique marqué de jansénisme, ce pessimiste né, cet observateur génial d'une humanité défaite, est interprète magnifique de la prédilection rédemptrice du sang de Dieu pour les réprouvés sauvés un extrémis par la grâce, divine démonstration des dernières raisons de salut pour la chrétienté menacée. Servi par une langue admirable, en perpétuelle invention, sa voix blessée, à demi intelligible, il opposait à toutes les réactions matérielles la nécessité de la seule sauvegarde de l'esprit.⁴

Dans les *Carnets gris* Henri Davignon affirme avec plus de force encore que dans ses essais, ses convictions religieuses extériorisées par des pèlerinages à Lourdes et à Banneaux. Des convictions religieuses qu'aucun catholique d'aujourd'hui, même fervent, ne partagerait tant elles paraissent en grande partie dépassées, voire obsolètes.

Rien de surprenant donc que, tout en témoignant un vif intérêt pour d'autres auteurs que les traditionalistes — ce que révèle la page inédite de 1956 — Henri Davignon maintient solidement ses relations anciennes.

Le 28 février 1951, il rend visite à Henry Bordeaux «octogénaire et qu'une légère attaque a vieilli tout à coup». Il observe que son intelligence est intacte et triomphe de son infériorité physique. Les deux hommes bavardent longuement, passant d'un sujet à l'autre, de la critique d'André Gide, «apôtre de la pédérastie», aux risques d'une troisième guerre mondiale à laquelle Henry Bordeaux ne croit pas, en passant par le destin du prince Baudouin.

⁴ Les *Carnets gris*, ainsi que les pages inédites destinées à la suite des *Souvenirs d'un écrivain*, qui datent de 1956, sont conservés dans la famille Davignon que je remercie de mes les avoir prêtés.

Le 28 mai 1958, Paule Henry Bordeaux de Maschary, fille de l'écrivain, annonce à Henri Davignon qu'il va recevoir les *Mémoires secrets du chevalier de Rosay*, le roman — son septantième — qu'Henry Bordeaux vient de lui dédicacer.

À quatre-vingt-huit ans, précise-t-elle, mon père a gardé intactes ses puissances d'invention et de composition. C'est la main qui se fatigue. Et il est obligé de dicter. Mais sa mémoire reste étonnante et vous devinez la place qu'il vous réserve dans ses souvenirs. À son âge il n'est plus question de voyager, mais vous-même ne venez-vous plus à Paris.

En avril 1962, un an avant sa mort, Henry Bordeaux invite encore Henri Davignon et son épouse à déjeuner avec lui. «Nous évoquerons de vieux souvenirs.»

Dans les relations amicales d'après guerre avec la droite française René Benjamin n'est pas oublié malgré ses sautes d'humeur mais c'est avec un autre écrivain de droite qu'Henri Davignon va nouer une constante amitié : Henri Massis. C'est lui, rappelons-le, qui avait introduit Robert Brasillach et Thierry Maulnier à l'Action française. Il est l'auteur notamment des deux volumes d'un essai sur *Charles Maurras et notre temps* (1951). Henri Davignon semble avoir fait sa connaissance peu avant la Seconde Guerre mondiale et le rappelle, plus de dix ans plus tard, lors des retrouvailles d'un déjeuner au cours duquel ils parlent tous deux longuement de Claudel et de Gide. Les rencontres se multiplient en 1951. En octobre, Henri Massis, après lui avoir remis ses deux livres sur *Mauriac et son temps* et en avoir commenté la portée, avoue à son ami qu'il n'est pas un catholique vraiment pratiquant, il va à la messe mais ne fréquente pas les sacrements. Il est resté positiviste mais, comme Péguy, croit à l'immanence de Dieu. Henri Davignon note cette confiance dans son *Carnet gris* sans la commenter. Le 20 janvier 1953, il reçoit à déjeuner Henri Massis avec l'abbé Van den Houte. L'écrivain français se déclare un disciple de Jacques Maritain mais se montre sévère pour ce qu'il appelle son passage «aux erreurs de la Démocratie». Par ailleurs il semble rallié au gaulisme.

Depuis un certain temps déjà, Henri Davignon est emballé par la poésie de Marie Noël (1883–1967) et le proclame. Le 3 avril 1958, il lui rend visite au domicile

de Robert Louis, un journaliste de la RTB chez qui elle est descendue pour quelques jours. Il est ému de la voir. «Mon admiration pour elle et son œuvre est infinie», note-t-il dans son *Carnet gris*, «et je suis fier d'avoir pu contribuer à la faire connaître en Belgique. Je trouve une petite dame âgée extrêmement fraîche et vivante? trois quarts d'heure de conversation avec elle ou plutôt à l'écouter.» Il est notamment question de sa pièce de théâtre *Le jugement de Don Juan*.

Henri Davignon n'est pas seul à admirer la fausse innocence de Marie Noël, la *gamine angélique* célébrée par l'abbé Henri Brémond. Montherlant, Paul Fort, Georges Duhamel comptent parmi ceux qu'ont séduits ses poèmes qui mettent le ciel à la portée des hommes. Poèmes dont certains sont traversés par des secrets douloureux auxquels Henri Davignon qui a perdu son fils Pierre mort au camp nazi de Gross Rosen, ne peut manquer d'être sensible :

L'enfant qui se meurt en dormant
Les anges ont filé ce soir,
Pour lui faire grâce un moment,
Un fol songe dans son cœur noir.

Je ne sais si, dans les années trente, Henri Davignon a connu Daniel Rops qualifié, à l'instar de Jacques Maritain et de Gabriel Marcel, d'intellectuel non-conformiste. En ce temps-là, il était l'auteur de romans décrivant le nouveau mal du siècle : l'inquiétude. Il était très loin des traditionalistes. Quoi qu'il en soit, les *Carrés gris* d'après la Seconde Guerre mondiale mentionnent de nombreux déjeuners et rencontres avec l'écrivain qui dirige la revue *Ecclesia*⁵ et se voue désormais à une monumentale histoire de l'Église en dix volumes. Il publie également *Le Peuple de la Bible* et *Jésus et son temps*. Henri Davignon remarque qu'il est « en pleine vogue et gagne beaucoup d'argent ».

À ce propos, on raconte que François Mauriac, se trouvant à côté du couple à la sortie d'une réception, caressa la manche de l'opulent manteau de madame Daniel Rops en murmurant «doux Jésus»...

François Mauriac (1885-1970) précisément est entré dans le cercle des amis d'Henri Davignon qui apprécie son affranchissement des tabous, ses récits du

⁵ Henri Davignon lui confie 200 lignes sur Banneux.

combat de la chair et de l'esprit dans des milieux étouffés par une morale formaliste.

Henri Davignon est en train de préparer une conférence sur l'auteur du *Nœud de Vipères* lorsqu'il apprend par la radio, le 2 novembre 1952, qu'il a obtenu le Prix Nobel de littérature. Il lui téléphone aussitôt ses félicitations, ce qui suppose une certaine familiarité entre eux. Une familiarité qui ne caractérise pas les relations entre Henri Davignon et Georges Bernanos (1888–1948) alors qu'il estime l'auteur du *Journal d'un curé de campagne* de la trempe des prophètes religieux assignant au langage une mission spirituelle. Le 20 avril 1951, cinq ans après la mort de l'auteur, il assiste au théâtre Hebertot à Paris à une représentation du *Dialogue des Carmélites*, d'après une nouvelle de Gertrude von Lefort. L'œuvre lui fait une impression profonde. Elle dépasse, observe-t-il, « tout ce qui a été écrit en matière religieuse pour le théâtre ». Il ira revoir la pièce au théâtre du Parc, le 25 janvier 1954.

Dans ses *Carnets gris*, il écrit : «Bernanos, après Claudel et bien avant Mauriac, reste le grand écrivain catholique du temps.»

«Après Claudel» (1883–1955)... C'est l'indication d'une hiérarchie dans la pensée d'Henri Davignon qui révère l'auteur du *Partagede Midi* comme un géant de la littérature française. Un géant affectueux qui se donne la peine, le 26 septembre 1945, d'écrire une lettre chargée d'émotion à son ami belge qui vient d'apprendre la mort de son fils, l'abbé Pierre Davignon, au camp de concentration nazi de Gross Rosen :

Un deuil affreux qui vous atteint comme tant d'autres familles de nos pays éprouvés.

Le Partage de Midi et *L'Annonce faite à Marie* datent d'avant la guerre de 1940 mais ils mettront un demi siècle à trouver un public. Toutefois Henri Davignon non seulement les connaît depuis longtemps mais il a fait lire chez lui *L'Annonce faite à Marie* à l'intention de son ami Jacques Copeau.

La religion de Paul Claudel — il est converti — est traditionnelle et cela doit rassurer Henri Davignon; ce qui est nouveau chez lui c'est l'ampleur de sa vision, son langage qui lui permet la synthèse de Dieu et de l'homme, de l'esprit et de la chair, de la Bible et des tragiques grecs. Le 13 décembre 1959, Henri Davignon

assiste au théâtre du Parc, plein à craquer, à une représentation de *L'Otage* par le Vieux Colombier de Paris. Il avoue avoir été particulièrement sensible à la force tragique de l'œuvre qui fait songer à la réflexion de Thibaudet :

Claudé a jeté sur notre pont le plus gros paquet de mer poétique qu'il eût reçu depuis le Hugo de Guernesay

Un autre converti célèbre, Julien Green, fascine Henri Davignon par la pureté de sa langue et sa pensée souvent angoissée. Dans *Moïra*, le plus poignant de ses romans, il décrit le comportement d'une humanité fragile qui cherche à dissimuler des passions dévastatrices et des cauchemars qui deviennent encombrants au réveil. Henri Davignon qui l'a lu et rencontré à diverses reprises tient à prononcer le discours d'accueil lors de la réception de l'écrivain américano-français à l'Académie, le 5 décembre 1951.

Conçus dans la pénombre, fait-il observer, vos personnages mis au monde dans le demi-jour, se construisent d'étranges maisons, hantent des sites nocturnes, se délectent de l'appréhension de la mort, cèdent à la fatalité du péché, à l'horreur, à l'ivresse de la solitude, obéissant à l'instinct de la domination, mènent contre le désespoir une lutte qui va parfois jusqu'au meurtre. Et voici la merveille : ils ne cessent de nous appeler au-delà d'eux-mêmes, fût-ce par la dérision de leur destin inachevé. Ils répondent ainsi à la vocation de l'infini, la vôtre, impossible à enfermer ici bas.

Dans sa réponse, avant d'évoquer l'œuvre de son prédécesseur Robert de Traz, Julien Green s'attache à faire l'éloge du roman d'Henri Davignon qui a ses préférences. La citation est assez longue mais incite à souhaiter une réédition du livre tombé dans l'oubli :

Nous avons, Monsieur, cette foi commune qui vous a inspiré le livre par lequel je me sens le plus proche de vous. L'histoire de votre *Pénitent de Furnes* ne nous apparaît certes pas comme un mythe : que le poids d'une croix de procession sur une épaule humaine puisse atteindre l'âme et changer le cœur d'un orgueilleux, il n'y a là rien

que de très émouvant et de très probable, mais c'est une grande et belle image, j'allais dire une grande parabole, que vous offrez à notre réflexion et qui, dépassant la littérature à la mode, rejoint la littérature de tous les temps. Dans ces pages écrites d'une main si sûre, on retrouve la même qualité d'émotion que chez certains primitifs de votre pays qui ont si merveilleusement illustré et approfondi le mystère de la souffrance chrétienne, et s'il me plaît de vous apparenter à ces grands contemplatifs, c'est que je leur dois beaucoup moi-même, ayant de bonne heure appris à lire l'Évangile, si je puis dire, par les yeux. Sans vouloir vous réduire à un seul livre, ni méconnaître la valeur de toute une œuvre riche et variée, je ne puis m'empêcher de croire que l'essentiel de votre message est bien dans votre *Pénitent de Furnes* et c'est plus particulièrement à l'auteur de ce roman que j'exprime ma gratitude pour les paroles de bienvenue qu'il a prononcées tout à l'heure.

Le fait qu'Henri Davignon ait développé le réseau de ses amitiés littéraires quasi exclusivement dans le monde des écrivains catholiques ne doit pas faire croire à de l'indifférence pour les auteurs appartenant à d'autres orientations philosophiques. Les *Carnets gris* révèlent qu'il a accueilli Maurice Genevoix à la maison des Écrivains, déjeuné avec Jean Bosco au Bon Marché, assisté au théâtre Marigny à une représentation d'*Intermezzo* de Giraudoux dont il n'a supporté que deux actes, apprécié une conférence de Lacretelle sur la Belgique, assisté au théâtre du Parc à une représentation de *Jean de la Lune* de Marcel Achard, suivie d'un dîner à l'ambassade de France, lu une vie du Cardinal Dubois par André Billy, applaudi les acteurs du *Maître de Santiago* de Montherlant, «un spectacle dur mais d'une grande pureté». Il se déclare allergique à certains auteurs à la mode : notamment Simone de Beauvoir dont il ne parvient pas à achever la lecture des *Mandarins*, «tant les personnages manquent d'intérêt humain»; Sartre dont il reconnaît pourtant le talent après avoir assisté à une représentation des *Mains sales* au théâtre du Parc; Jouhandeau «vieux pédéraste» aux paroles blasphématoires adressées à Dieu. Le comble est que Jean Demaret demande à Henri Davignon de présenter Jouhandeau invité à la tribune des Grandes Conférences catholiques. Il y a deux refus : celui de Davignon et celui de Jouhandeau que l'adjectif catholique révulse.

Le dernier *Cabier gris* s'achève en 1962. À la date du 8 novembre, Henri Davignon avoue :

Je passe par une période d'hésitation et d'appréhension. C'est absurde mais tout me fait vivre dans une atmosphère de doute. Non pas religieux. Dieu merci, mais sur les choses de la vie... Je cherche un appui chez Julien.

Deux ans plus tard, le 14 novembre 1964, il s'éteint à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à indiquer :

Georges-Henri Dumont, *Henri Davignon et ses amis français* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :
<<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/dumont091206.pdf>>